

L'AUTRE – Je crois que pour apprendre « la pensée » nous avons intérêt à nous approcher de son « dire ».

L'affirmation de l'être

L'UN – La question de l'être est centrale chez Parménide.

L'AUTRE – C'est même la seule question qui l'intéresse.

L'UN – Et comment la pose-t-il ?

L'AUTRE – Sa manière de rencontrer l'être sur son chemin a quelque chose de tout à fait déconcertant par sa naïveté, par la simplicité de son dire.

L'UN – Et que dit-il en substance ?

L'AUTRE – Je vais te rappeler d'abord le sens de sa formule : il dit que, si l'être est, il ne peut pas ne pas être. Voici les termes dans lesquels il s'exprime d'après la traduction que nous en donne Jean Beaufret : « Eh bien donc, je vais parler – toi, écoute mes paroles et retiens-les – je vais te dire quelles sont les deux seules voies de recherche à concevoir : la première – comment il est et qu'il n'est pas possible qu'il ne soit pas – est le chemin auquel se fier, car il suit la vérité. La seconde, à savoir qu'il n'est pas et que le non-être est nécessaire, cette voie, je te le dis, n'est qu'un sentier où ne se trouve absolument rien à quoi se fier. Car on ne peut ni connaître ce qui n'est pas – il n'y a pas là d'issue possible –, ni l'énoncer en une parole. » Je laisse de côté le sens de sa deuxième formulation et je m'attarde à la première « comment il est

et qu'il n'est pas possible qu'il ne soit pas» (2). Je traduis dans nos mots le sens de cette formule. L'être est ce qu'il est...Et s'il est, il ne se peut pas qu'il ne soit pas.

L'UN – C'est tout ?

L'AUTRE – Oui, c'est tout ! Mais c'est un « tout » fort simple et déconcertant, parce que l'on ne sait pas trop quoi en dire. Et surtout, on ne voit pas ce que l'on pourrait rajouter à cette formule.

L'UN – Tu veux dire par là qu'elle se suffit à elle-même ?

L'AUTRE – Et comment !

L'UN – Qu'est-ce qu'elle veut dire ?

L'AUTRE – La première fois que j'ai entendu cette formule, j'avoue que je n'ai pas compris. Je n'ai pas saisi parce qu'il me semblait que je comprenais tout dans l'instant. Je me disais : mais comment a-t-on pu faire de Parménide un si grand penseur, alors que ce qu'il nous a dit est si simple ? Il me semble que tout le monde aurait pu le dire. Mais il se trouve que personne ne l'a dit, sauf lui, même si ce qu'il a dit paraît de l'ordre d'une évidence.

L'UN – D'une évidence qui crève les yeux !

L'AUTRE – Cela, je ne te le fais pas dire. Mais vois-tu, avec le temps, avec les années, je me suis dit que ce genre « d'évi-

(2) PARMÉNIDE, *Poème* (trad. Jean Beaufret), 1955, p. 78.

dence » cachait sans doute un secret, un mystère que je ne comprenais pas.

L'UN – Et qu'as-tu découvert à propos de ce mystère ?

L'AUTRE – Qu'il se pouvait que cette formule si simple en apparence pouvait receler une expérience tout à fait « originale » de l'être. Bien sûr, si l'on s'en tient au niveau du principe, les choses apparaissent fort claires. L'être est ce qu'il est et il ne peut pas ne pas être. Cette façon de voir les choses revient à formuler le principe d'identité : $A=A$. Ou encore on peut dire : un chat est un chat. Quoi de plus évident, ma foi ! Mais quittons un peu le terrain de la logique, car je ne crois pas que Parménide se situe uniquement à ce niveau-là.

L'UN – Parménide aurait en vue un niveau d'expérience d'un autre ordre, si je te comprends bien.

L'AUTRE – Oui, le fond de son « dire », la substance de sa « parole », est d'ordre « ontologique ».

L'UN – Qu'est-ce que ça veut dire ?

L'AUTRE – Cela veut dire qu'une expérience de l'être, dans laquelle le corps et l'esprit sont impliqués « soutient » cette proposition logique. Autrement dit, si l'on veut arriver à pénétrer ici le « dire » de Parménide, il ne faut pas se contenter d'en rester à une pure approche intellectuelle de ce qu'il a dit pour le comprendre. Il faut aller plus loin. Il faut essayer de s'imaginer ce qui a bien pu l'amener à dire cela, à nous

De l'imaginaire à l'imagination

L'UN – Un *Fragment* d'Héraclite dit ceci : « La multitude ne médite sur rien de ce qui lui échoit ; et même, une fois instruite, elle ne comprend pas : elle imagine ⁽²²⁾. » Comment comprends-tu ce fragment ?

L'AUTRE – Je vais d'abord m'attarder au mot « multitude ». Il est lourd de sens. Il comporte toute une attitude face au monde.

L'UN – Que veux-tu dire par là ?

L'AUTRE – Pensons d'abord à la foule. On peut dire que la foule ne pense pas. Mais la foule est faite d'individus. Je dirais d'individus qui ont renoncé à être des individus. Mais il n'est pas besoin de se trouver « réellement » dans une foule pour ne pas penser. On peut rester chez soi et se vivre comme si on faisait partie de la foule ou d'une grande famille.

L'UN – À quoi te réfères-tu précisément ?

L'AUTRE – À tous ces individus qui craignent d'être seuls, qui fuient la solitude comme la peste. Comme s'ils ne pouvaient se retrouver eux-mêmes qu'en groupe ou qu'au sein d'un groupe.

L'UN – Est-ce à ceux-là qu'Héraclite pense lorsqu'il s'en prend à ceux qui ont condamné son ami Hermodore ? Je

(22) *Ibidem*, Héraclite. Fragment 20.

me souviens de ses paroles : « Les Éphésiens feraient mieux de se pendre tous ensemble et d'abandonner leur ville à des marmots, eux qui ont exilé Hermodore, l'homme le plus précieux d'entre eux, en disant : "Que personne ne se distingue parmi nous. S'il s'en trouve un, qu'il aille vivre ailleurs et parmi d'autres" ⁽²³⁾. »

L'AUTRE – Je crois que c'est effectivement à ces gens-là qu'Héraclite peut penser. Seulement, il faudrait se poser cette question : quand est-ce que l'on peut dire que nous appartenons à la multitude ?

L'UN – Que veux-tu dire par là ?

L'AUTRE – Je pense à ceci : nous sommes tous des individus. Je crois que nous tenons tous à le rester. Mais il se passe quelque chose d'étrange lorsque la plupart de nous se retrouvent au sein d'un groupe ou d'une collectivité. Nos idées changent, notre comportement se modifie, nous ne sommes plus les mêmes.

L'UN – Pourquoi est-ce toujours ainsi d'après toi ?

L'AUTRE – Il y aurait au creux de l'homme une peur épouvantable : celle de se retrouver seul, exclu de tout le reste. Mais le sentiment d'exclusion ici a quelque chose de plus fort que la peur même d'être seul.

L'UN – En quel sens ?

⁽²³⁾ *Ibidem*, Héraclite. Fragment 135.

L'AUTRE – L'exclusion est interprétée comme un rejet de la part de l'autre. On ne veut pas faire l'objet d'un rejet.

L'UN – Mais qu'est-ce qu'être l'objet d'un rejet ?

L'AUTRE – C'est au sens fort perdre le sentiment même d'exister.

L'UN – Comment cela ?

L'AUTRE – L'autre, comme le souligne Sartre, ne fait pas que nous « influencer » dans notre vie ou dans nos manières d'être. Je dirais qu'il nous constitue dans notre être même.

L'UN – Le regard d'autrui est tout-puissant.

L'AUTRE – Exactement ! Je n'y échappe pas. C'est à lui que je dois le fait même d'exister. S'il n'est pas : je ne suis pas. De sorte que si je suis l'objet d'un rejet par l'autre, c'est tout mon être même qui s'en trouve ébranlé, remis en question. C'est une situation pire que la solitude, parce que c'est un peu comme si je pouvais me sentir rejeté de moi-même, exilé de ce que je suis.

L'UN – Alors je trouve un réconfort dans la foule, en me fondant à la multitude.

L'AUTRE – Oui, mais cette multitude peut aussi vouloir dire que lorsque je me retrouverai en face d'un « intime », de quelqu'un qui cherche à s'approcher de moi, je jouerai le même jeu que si je me trouvais confondu avec plusieurs autres.

Table des matières

AVANT-PROPOS	
Rêver sa vie en pensant	7
Dialogue avec Parménide et Héraclite	
I. Les chemins de la pensée : Parménide	15
L'affirmation de l'être	23
La négation de l'être	35
De la parole	44
De l'être et de l'existant	55
De l'être du travail	66
Le « transfert »	75
La tension contradictoire	87
Retour sur le principe d'identité	98
À propos de l'Un	105
II. Réflexions sur les <i>Fragments</i> d'Héraclite	111
La voix du Logos	111
Ici les dieux sont présents	123
L'harmonie des contraires	134
De la croyance au destin	143
De l'imaginaire à l'imagination	154
Une pensée transformatrice	165

Les paradoxes du désir	174
La menace de l'autre	183
Le personnage	187
III. Qu'est-ce que la philosophie?	195
APPENDICE	
La nécessité incontournable de l'enseignement obligatoire de la philosophie	209

me souviens de ses paroles : « Les Éphésiens feraient mieux de se pendre tous ensemble et d'abandonner leur ville à des marmots, eux qui ont exilé Hermodore, l'homme le plus précieux d'entre eux, en disant : "Que personne ne se distingue parmi nous. S'il s'en trouve un, qu'il aille vivre ailleurs et parmi d'autres" ⁽²³⁾. »

L'AUTRE – Je crois que c'est effectivement à ces gens-là qu'Héraclite peut penser. Seulement, il faudrait se poser cette question : quand est-ce que l'on peut dire que nous appartenons à la multitude ?

L'UN – Que veux-tu dire par là ?

L'AUTRE – Je pense à ceci : nous sommes tous des individus. Je crois que nous tenons tous à le rester. Mais il se passe quelque chose d'étrange lorsque la plupart de nous se retrouvent au sein d'un groupe ou d'une collectivité. Nos idées changent, notre comportement se modifie, nous ne sommes plus les mêmes.

L'UN – Pourquoi est-ce toujours ainsi d'après toi ?

L'AUTRE – Il y aurait au creux de l'homme une peur épouvantable : celle de se retrouver seul, exclu de tout le reste. Mais le sentiment d'exclusion ici a quelque chose de plus fort que la peur même d'être seul.

L'UN – En quel sens ?

⁽²³⁾ *Ibidem*, Héraclite. Fragment 135.